



SONNET

A Mlle ALBERTINE L....

Le vent est triste, comme un glas
 Pleurant sur une fiancée ;
 Il souffle et sème sur ses pas
 Le désespoir pour la pensée.

C'en est fait des tendres appas
 De la belle saison passée,
 En deuil, victime du trépas,
 La nature s'est affaissée.

Hélas ! tout est fait pour mourir :
 Le lis, le roseau, le grand chêne,
 Les marguerites de la plaine ;

Et, morne, je me sens frémir,
 Songeant qu'en votre cœur, peut-être,
 L'amour pour moi peut disparaître ! ..

LORENZO.

A LA BONNE FRANQUETTE

(Suite)

* * Dans ce court voyage d'exploration, M. Foursin ne néglige rien de ce qui peut intéresser ceux qui s'occupent de la colonisation des vastes solitudes de l'Ouest et de la Colombie anglaise. Il visite en détail les établissements créés à la Rolandrie par le comte de Roffignac, ceux de MM. de Soras, de Jumilhac, de Brabant, de Nanteuil, de Linarès, de la Boulerie, de tous ces gentils-hommes du faubourg Saint Germain qui, un beau jour, se sont mis à l'œuvre et se sont dit que le "coin qu'ils allaient habiter serait le plus beau, le plus fertile, celui qui deviendrait le plus riche et le plus grand." C'est avec pareille émulation que l'on crée et fonde des pays. C'est ainsi que l'on fait respecter le nom français partout où il se présente.

Il ne faut pas se le cacher, la France exerce encore son prestige dans ces solitudes. A preuve, cette anecdote que Foursin nous raconte *de visu*.

Il s'agit d'un procès en police correctionnelle entre Indiens d'une réserve voisine et les Pie-a-Pots.

"Le président du tribunal était le maire de Régina, M. MacCaul ; M. Forget, en sa qualité d'assistant-commissaire des Indiens, occupait des fonctions multiples qui lui permettaient, d'après ce qu'il m'a semblé, de cumuler le ministère public et de la défense, et de former à lui tout seul, le jury. Je fus invité à m'asseoir près du tribunal. Une demi-douzaine de cavaliers de la police à cheval faisaient le service d'ordre et introduisaient les témoins et les accusés, les uns et les autres fort nombreux, dans des costumes très sommaires, le visage imberbe orné de fioritures multicolores, enfin la nature même. La civilisation n'était représentée que par des couvertures provenant des distributions administratives qui sont, avec quelques colliers de coquillages et une paire de mocassins, tout le costume des enfants de la prairie. Un interprète les assistait. Pourtant, l'une des accusées, Mme Petit Gras, avait déclaré pouvoir répondre en anglais, en cri et en français. Mais les dépositions fort longues, gesticulées avec gravité, eurent lieu en cri. La cause était que des querelles anciennes entre guerriers avaient été rallumées par une provocation que l'un d'eux était venu faire devant la tente de son adversaire. Les squaws étaient sorties en même temps que ce dernier et avaient séparé les combattants ; mais l'une d'elles se plaignait d'avoir reçu un terrible coup de tomahawk sur l'épaule. Le tomahawk figurait comme pièce à conviction ; c'était une vulgaire

mais énorme trique. Les témoins entendus avaient, selon l'usage, embrouillé et aggravé les choses. Les deux camps se reformaient à l'audience même et ravivaient leurs haines réciproques, quand Forget se leva pour les haranguer. Après avoir amoli adroitement les nerfs trop tendus et présumé par des considérations élevées, il les adjura de ne pas donner un pareil spectacle à un voyageur français—il me présentait à l'auditoire avec un geste ample et vraiment indien ;—il ne fallait pas qu'en France on pût avoir une mauvaise opinion des Indiens Cris, et des doutes sur la douceur de leurs mœurs. Entraînés spontanément par une raison pareille et la pathétique péroraison qui suivit, le mari de la victime vint majestueusement et silencieusement me serrer la main ; puis il serra la main de l'orateur justicier, celle du président, et se retournant enfin vers l'accusé, il lui serra non moins solennellement sa main coupable mais pardonnée, amnistiée au nom de la France ! Tous les guerriers vinrent nous serrer et se serrèrent les mains en observant le même cérémonial. Cela dura une demi-heure. Le président n'eut plus qu'à consacrer ce touchant dénouement par la lecture d'une formule légale. Les squaws, y compris celle qui avait reçu les coups, n'eurent pas voix au chapitre. La dignité du guerrier indien ne le permet pas. Dans cet Occident lointain, on pratique à l'égard de la femme des habitudes extrêmement orientales."

* * Du Nord-Ouest. M. Foursin passe à la Colombie Anglaise. Tout en fumant son cigare il n'oublie pas son calepin. Dans une de ses notes je lis cette description qui en vaut bien une autre.

"Heureusement, écrit le voyageur, que nous n'étions nullement obligés d'admirer tout le temps. Le fumer, une bonne table et un excellent lit nous offraient, tour à tour, des occupations reposantes et des distractions plus à portée de simples délégués d'agriculture comme nous. A partir de Yale, (1,000 habitants), tête de la navigation sur le Fraser, nous en avions enfin terminé avec les pics et les gouffres, les monts à figure glabre et sinistre, les flancs crevassés ou couverts de belles forêts, rangés par échelons dans un bel ordre de bataille ou surgissant en plein chaos. Nous en avions assez des corniches, d'où à chaque instant on croit dégringoler dans les abîmes ; des ponts sveltes, suspendus comme des fils à des hauteurs vertigineuses, et sur lesquels le train passe en équilibre. Les paysages souriants, majestueux ou terribles ne nous disaient plus rien. Les eaux mugissantes, projetant leur écume en des cascades furieuses ou montrant gracieusement leur surface tranquille et transparente à travers les lignes de beaux grands pins mélancoliques, lacs ou rivières, nous laissaient indifférents.

"Quelle joie de revoir dans les grasses prairies de la vallée du Fraser, des troupeaux et des meules de foin, des fermes cosues et des fermières sur le pas de leurs portes regardant passer le train. Partout des arbres fruitiers, des pommiers principalement, les branches en saule pleureur, faiblissant sous le poids de fruits trop gros et trop nombreux. Plus de neiges ! Plus d'hiver même ; la Colombie jouit d'un printemps perpétuel ; les jours de pluie permettent seuls de discerner les beaux jours. C'est le climat de l'Angleterre et de la Normandie. Ni chaud, ni froid Tiède."

C'est ici que M. Foursin glisse une observation que je voudrais voir étudiée et pesée par bien de nos gens.

"Les Canadiens Français qui sont les premiers colons de forêts du monde, trouveraient, loin des spéculateurs et des terres qu'ils ont accaparées, des districts tout aussi fertiles ; mais les Canadiens Français ont la province de Québec à défricher, à coloniser et leur part du Manitoba et du Nord-Ouest à prendre. Ceux que j'ai rencontrés étaient des employés ou des ouvriers du chemin de fer. Les Canadiens Français, défricheurs et cultivateurs, seraient pourtant seuls en état de découvrir dans la forêt et de créer de nouveaux centres de colonisation et de faire échec aux combinaisons des spéculateurs qui sont considérés dans la province de la Colombie comme l'ennemi public"

Quant au rôle joué par les Français à la Colom-

bie Anglaise, M. Foursin l'explique dans ces lignes :

"Victoria, la belle capitale provinciale a une population de 16,841 habitants. Les Français y étaient très nombreux autrefois ; mais, peu à peu n'étant pas suivis, ils sont revenus en France, après fortune faite, ou retournés à San Francisco par où ils étaient venus. Un assez bon nombre y sont restés néanmoins ; les plus belles fermes autour de Victoria leur appartiennent. Ils avaient fondé un hôpital qui existe encore. L'hôtel Driard, la gloire de Victoria, célèbre dans les trois Amériques, la meilleure table du Nouveau Monde, a pour propriétaire un Français, M. Redon, originaire du Périgord, la province qui fournit les truffes et où tout le monde est bon cuisinier et fin gourmet. Le banquet qui nous y fut offert par les notables de Victoria était un chef-d'œuvre.

"Driard n'a pas seulement obligé tous les Yankees à confesser la supériorité et la gloire de la cuisine française, il a créé, sur place, une collection de connaisseurs, une clientèle locale digne de lui. Nulle part en Amérique on ne trouve de plus fervents disciples de la bonne chère, des vins français meilleurs et des fins champagnes aussi authentiques. On a même poussé le culte jusqu'à acclimater, en vue de l'immortalité, des faisans qui se multiplient en liberté dans les bois environnants.

"M. Redon, animé par le zèle d'un sacrificeur antique, convaincu, à juste titre, que la gloire du Driard est une gloire française, désirerait voir des fermiers français venir s'établir dans les environs de Victoria qu'ils approvisionneraient d'agréables primeurs, de beurre fin, de côtelettes de présalé, de tendres filets, d'œufs frais et de volailles à point. Il est propriétaire de fermes que nous avons visitées ensemble et sur lesquelles il serait disposé à en installer quelques-uns dans des conditions avantageuses."

Il n'y a pas qu'en Colombie Anglaise où l'on puisse retrouver les plaisirs de Brillat Savarin.

A Calgary, on offrit un grand banquet à M. Foursin et à la délégation. En ouvrant le cahier de notes du voyageur, j'y trouve cette remarque : "M. Mariaggi, un restaurateur de grand style, chez lequel se tenait le banquet, soutient à Calgary—de même que M. Florent Arnold à Régina—le renom grand, et d'ailleurs incontesté, de la cuisine française."

* * Dans un livre qui a fait du bruit et qui restera, le général Faidherbe, de l'Institut, se pose cette question en parlant du Sénégal, cette France de l'Afrique occidentale :

"—Les Français sont ils oui ou non un peuple colonisateur ?"

Et le brave divisionnaire continue :

"Il paraît malheureusement certain que nous sommes aujourd'hui peu aptes à fonder des colonies de peuplement. Ainsi, en Algérie, les deux tiers des colons sont Espagnols ou Italiens et non Français. "Cependant, disent les uns, voyez le Canada, il n'y a pas d'autre exemple d'établissement ayant autant prospéré et multiplié sa population."

"C'est que colonisateurs nous avons pu l'être et ne plus l'être, et les causes de cette dégénérescence ne sont pas difficiles à trouver. Le Canada s'est peuplé d'une race franco-normande, c'est vrai, mais c'est certainement parcequ'il a été séparé violemment de la mère patrie depuis 126 ans qu'il a pu prospérer comme il l'a fait, en profitant des grandes ressources du pays. Chez les congénères des Canadiens, c'est à dire chez les habitants des départements de la Seine Inférieure, de l'Eure, du Calvados, de la Manche et l'Orne, la natalité est aujourd'hui la plus faible de toute la France. Tandis que chacun au Canada met son amour-propre à avoir une très nombreuse famille, dans notre province normande la natalité est aujourd'hui inférieure à la mortalité : c'est le résultat de l'égoïsme et du libertinage. Il est probable que si le Canada était resté colonie française jusqu'à nos jours, l'influence de nos mœurs s'y serait fait sentir, par l'échange continu de personnel, par l'action de la littérature, des théâtres, des arts, et